Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 18

Artikel: Théâtre Lumen
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-221032

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

qu'il devait sa longévité peu commune. Je connais des demoiselles qui alors protestèrent vivement en rétorquant que les statistiques démontrent que la mortalité est plus forte chez les célibataires que chez les hommes mariés. Les oiseaux nocturnes, de leur côté, firent remarquer que jamais l'air n'est plus pur que la nuit, alors que le vent est tombé, que la circulation des automobiles a diminué et que les cheminées des fabriques ne crachent plus de nuages de fumée fuligineuse. N'étant pas devin, je ne veux pas m'ériger en arbitre dans une question aussi épineuse, mais tout en ruminant là-dessus, je me suis dit ceci :

En notre siècle où tout s'estime d'après sa valeur mercantile, je m'étonne que jusqu'ici aucun des directeurs des grands hôtels qui exploitent les stations climatériques du pays n'ait eu l'idée de mettre à profit ces vieillards centenaires réfractaires à la mort en leur offrant jusqu'à la fin de leurs jours gîte et entretien complet dans leurs confortables caravansérails. Ne serait-ce pas une réclame particulièrement efficace de pouvoir publier, par exemple, qu'au Grand Hôtel de St-Cergue, au Palace de Chernex ou à celui de Brent sur Montreux, il est mort à l'âge de cent et quelques années un pensionnaire qui y avait élu domicile pour y jouir du climat extrêmement bienfaisant ? La nouvelle en serait répandue par la presse dans le monde entier et les clients avides de vie ne tarderaient pas, car ils sont innombrables, à venir se fixer dans cet eldorado où l'on dépasse si aisément les cent ans sans avoir recours aux recettes, dont l'efficacité n'est pas encore garantie, du fameux Dr Steinach, ce Méphistophélès moderne qui veut rajeunir les hommes et les femmes en leur inoculant un sérum de son invention. Et du même coup, nos hôteliers ne résoudraient-ils pas, partiellement du moins, la question depuis si longtemps à l'ordre du jour, de l'aide aux vieillards, étant donné qu'à partir de son nonantième anniversaire chacun aurait le droit de choisir son hôtel ?

Ma proposition est peut-être prématurée, mais je crois qu'un jour, si nous vivons aussi longtemps que Jacques-François Baudat, ce grand précurseur, nous pourrons nous dandiner princièrement dans quelque Grand Hôtel, sans l'aide de notre mère Helvétie. *Aimé Schabzigre.*

Beaucoup de bruit pour rien. — Quelle profession as-tu maintenant ?

— Je suis journaliste libre.

— Alors pour quels journaux écris-tu ?

— Pour tous les journaux de la ville.

— Alors tu dois être riche maintenant, car tu es bien payé ?

— Je ne le suis pas, car jusqu'à présent on n'a accepté aucun de mes articles.

LES DEUX DAMES DE CHEZ MARC-ANTOINE

VI

Cette émotion, toute superficielle, d'ailleurs, ne dura pas chez Pauline. Elle avait vibré, comme au théâtre ou au concert, et l'audition terminée ne lui laissait qu'un peu d'étonnement et, même, de dépit. Sur le chemin des Sapinières, au retour, elle se gourmandait déjà, et se riait d'avoir été si étrangement remuée par quelques phrases sans originalité. Et, rentrée dans sa chambre, elle se trouva vraiment ridicule. Or, si une chose au monde l'effrayait, avec la déplorable gaffe, c'était donner prétexte à moqueries. Encore que personne n'eut été témoin de la scène du Sœx Rodze, Pauline ne la pardonnerait pas aisément à Marc-Antoine. Et puis, ce garçon avait sans doute remarqué l'effet produit par son petit discours, il s'en glorifiait, peut-être, qui sait, même, si tout cela n'était pas un geste de cabotin, un essai de bluff pour éblouir, pour se poser en phénomène.

— Et j'ai « marché » ! J'ai marché !

Elle, qui ne se prenait jamais aux madrigaux des spirituels, aux aimables conférences, aux airs de bravoure et que les tirades dramatiques les mieux venues laissaient froide, elle avait « marché » aux paroles d'un maître d'école récitant, peut-être, une page de manuel scolaire.

— Ah ! non, par exemple, non ! C'est trop fort.

Elle en voulut à Marc-Antoine, et l'idée, bien féminine lui vint, de le mettre en mauvaise posture sur un terrain probablement peu connu d'un instituteur montagnard. L'occasion se présenterait sans beaucoup tarder. Et, au surplus, si cette occasion ne se présentait pas naturellement, Pauline saurait la faire naître. Après tout, c'était plus sûr et plus bref.

Le jour même, au repas de midi, à propos d'une lithographie d'Albert Goss, qui ornait une des parois de la salle à manger, Pauline, au dessert, en mangeant innocemment un fruit, suscita un brin de causerie sur l'art. Marc-Antoine n'était ni dessinateur, ni peintre. Il maniait le crayon comme doit le faire tout bon maître d'école et savait sa perspective. Mais, s'il ne pratiquait pas, en revanche, il prenait plaisir à un bon tableau. D'instinct il s'arrêtait aux paysages, aux scènes alpestres de Fréd. Rouge, de Bieler, par exemple. Et il admirait, en naïf, gardant longtemps, dans les yeux, le souvenir de l'œuvre vue. Quant à en critiquer la technique ou, même, l'esthétique, il ne le pouvait pas, son éducation dans ce domaine étant trop rudimentaire. A part les musées de Lausanne ou de Genève, il n'avait visité aucune collection, feuilleté aucun portefeuille. Rien d'étonnant à ce que Mlle Gerbier, qui avait promené sa curiosité intelligente dans tous les musées et toutes les grandes collections d'Europe, qui avait une opinion livresque sur Dürer aussi bien que sur Murillo, sur Titien autant que sur Rembrandt, pût mettre aisément en déroute un montagnard intelligent mais peu informé.

C'est ce qui arriva. Marc-Antoine, pris de court par les questions de Pauline, ne brilla guère. Il eut, d'ailleurs, le bon sens d'avouer sa parfaite incompétence et battit en retraite fort honorablement.

— Je crois, d'ailleurs, mademoiselle, que la critique d'art me serait peu utile pour élever mon bétail et surveiller les écoles de Fiermont.

— Evidemment, mais il ne faut jamais, c'est mon idée du moins, négliger une occasion ni un moyen de développer ses connaissances intellectuelles. N'est-ce pas Faguet qui assure qu'on doit avoir une fenêtre ouverte sur toute chose ?

Marc-Antoine, sans ignorer Faguet, n'aurait pu le citer avec tant d'à propos. En revanche il connaissait mieux que cet académicien ce qu'un brave Fiermontois doit apprendre pour devenir un homme utile et capable de se tirer d'affaires. Il le dit.

— Chez nous, mademoiselle, nous veillons à ce que nos élèves acquièrent un joli fonds de science solide et bien sue, bien assimilée. A leur ouvrir trop de fenêtres sur trop de choses, nous y perdrions notre temps et nous ferions de demi savants très inutiles.

Pauline ne répondit pas, mais, une fois encore elle pensa : « maître d'école ». D'ailleurs, son expérience avait réussi et sa petite vengeance à peu près. Elle n'en demandait pas davantage. Evidemment, la retraite honorable de Marc-Antoine ne l'avait pas comblée de joie. Elle eût préféré l'entendre baffouiller quelques sottises et le voir patauger dans un pathos ridicule. C'était trop espérer. On ne peut tout avoir. Et force fut, à Pauline, de se contenter d'un aveu d'incompétence. Elle s'en contenta.

— Tu vois que j'avais raison, dit-elle, un peu plus tard, à sa mère. Intelligent dans son milieu, notre instituteur, mais hors de là, rien, rien et rien.

— Là, là... Tu es sévère. Mais, aussi, pourquoi le mettre sur un sujet que, vraisemblablement, il ne pouvait connaître : l'art ?

Madame Gerbier, en honnête provinciale que les questions d'esthétique n'ont jamais tourmentée et pour qui les promenades dans les musées sont cause de fatigue plus que de jouissance, ne considérait pas comme une tare intellectuelle le fait de confondre une Madone de Giotto avec une Vierge du Corrège. Pauline haussa les épaules.

— De notre temps, maman, un homme instruit doit connaître ce sujet, comme tu dis.

— Un montagnard.

— Un instituteur.

— Mais enfin, il t'a fort bien dit ce qu'il considérait comme nécessaire à ses élèves et cela m'a paru plein de bon sens.

— Il faut éduquer le peuple. Il faut lui inculquer le goût du beau aussi bien que le goût des solutions pratiques.

— Des idées de Paris, ma fille des idées de conférences et de revues féministes...

— Soit, mais, dans tous les cas, elles sont justes...

— Peuh ! Je t'assure que l'on peut parfaitement vivre sans art !

Cette affirmation indigna Pauline.

— Vivre sans art ! Vivre sans art ! Mais, naturellement qu'on le peut. Les sauvages vivent bien sans chemise.

Madame Gerbier jugea bon de ne pas répliquer.

(A suivre). **G. Héritier.**

Royal Biograph. — Au programme de cette semaine, une des œuvres les plus émouvantes présentées à ce jour : « Le Sublime sacrifice de Stella Dallas », film artistique et dramatique en 6 parties, d'une intensité dramatique remarquable, avec, comme principaux interprètes, Alice Joyce, Belle Bennett, Ronals Colman, Jean Hersholts, Douglas Fairbanks Jr. Au même programme encore « Un extra peu ordinaire ! » 20 minutes de fou-rire, et les dernières actualités mondiales et du pays par le « Ciné-Journal Suisse ». Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30. Dimanche 1er mai, matinée dès 2 h. 30.

Théâtre Lumen. — Au programme de cette semaine : « Mademoiselle Josette, ma femme ! », film humoristique en 5 parties, d'après la délicieuse comédie de Paul Gavault et Robert Charvay, interprétée par Dolly Davis, André Roanne, Agnès Estherhazy, Livio Pavanelli, Adolf Engers, Silvio de Pedrelli, réalisé par Gaston Ravel. Au même programme, une excellente et bonne comédie dramatique : « Pour l'amour de Carmelita », avec l'intrépide cavalier Fred. Thomson dans le rôle principal.

Pour la rédaction : J. Monnet
J. Bron, édit.
Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

Garçon !
Un Cordial Vaudois
à base d'œufs frais et crème
Lattion Frères, Fabricants, Lausanne

Achetez vos chemises chez le spécialiste
DODILLE
Rue Haldimand LAUSANNE

HORLOGERIE-BIJOUTERIE-ORFÈVRERIE
Atelier spécial de **Réparations** de **Montres, Pendules** et **Réveils** en tous genres
Elie MEYLAN
Horloger diplômé, Pendulier spécialiste
Solitude 7 LAUSANNE Solitude 7

Dégustez tous
les excellents vins
Aigle et Yvorne 1926
Ch. Henry, Aigle
Tél. 78

Pompes Funèbres du Nord
Rue du Nord 3 **L. GMEHLIN** Téléphone 38.21
Grand choix de cercueils
Transports - Formalités

APPAREILLAGE POUR EAU ET GAZ
Jules BOVAY
Ruelle St-François, 3 LAUSANNE
COUVERTURE ET FERBLANTERIE

LAITERIE DE ST-LAURENT Rue St-Laurent 27 Téléphone 59.60
Spécialité : Beurre, œufs du jour, Fromages de 1er choix.
Mayakosse et Maya Santé, Tommes.
J. Barraud-Courvoisier

VERMOUTH CINZANO
Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. Pouillot, agent général, LAUSANNE

Demandez un
Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.